# LE COMMANDANT MARCHAND A PARIS

*Le voyage. -- A Marseille, Avignon, Valence. -- De Lyon à Paris.*

## L'ARRIVÉE

*A la gare de P.-L.-M. -- La foule. -- Les ovations. -- La réception -- Au Ministère de la Marine. -- Le cortège.- L'enthousiasme.- A l'Elysée. -- Au Cercle militaire. La soirée*

Paris, 1er juin. — Le commandant Marchand est arrivé aujourd'hui à Paris avec les officiers qui furent, pendant trois ans, les compagnons de son extraordinaire traversée de l'Afrique. La population parisienne a fait, à ces héroïques soldats, un accueil digne d'eux, une réception enthousiaste, une réception quasi triomphale.

On va lire plus loin le récit de cette arrivée à Paris; nous complétons auparavant nos renseignements sur le voyage de Toulon à Paris.

## LE VOYAGE

### A MARSEILLE

A son passage à la gare de Marseille, Marchand est l'objet d'une réception particulièrement chaleureuse.

Le déjeuner offert dans une salle de l'*Hôtel Terminus* comprend 27 couverts. La table est couverte de fleurs. Les murs sont décorés de trophées et de panoplies par les soins de la Compagnie P.-L.-M.

Au dehors, des détachements des différentes armes de la garnison forment la haie. La musique du 61e et la fanfare du 9e hussards se font entendre alternativement. La foule ne cesse de crier : « Vive Marchand ! Vive l'armée ! »

Le général Metzinger et le commandant Marchand font face au public, ainsi que les autres officiers de la mission. De l'autre côté de la table sont le préfet, l'amiral Besson, MM. Liotard et Mourel, les généraux d'Entraigues, de Forsainz, Carette, Fischer, l'intendant général Baratier, les colonels de la garnison, divers officiers.

Dans une salle voisine dînent les sous-officiers, également invités par le général Metzinger. La foule les acclame aussi. Des délégations des 3e et 7e d'infanterie de marine, de Rochefort, viennent serrer la main à leurs camarades.

Dans une autre salle, dîne le groupe des députés de la Défense nationale.

Quelques sociétés parviennent jusqu'au commandant Marchand. On remarque celle des médaillés coloniaux, présentée par le colonel d'infanterie de marine en retraite Lambinet. Aux paroles de bienvenue de celui-ci, Marchand répond :

« Je ne puis oublier que ce fut sous vos ordres que je fis mes premières armes. »

La voix du commandant est coupée par des sanglots ; des larmes coulent sur ses joues : les acclamations redoublent et l'émotion est générale.

Cependant, le temps presse. Le général Metzinger se lève et porte la santé du commandant Marchand et de ses compagnons.

Le préfet s'associe aux paroles prononcées par le général Metzinger, au nom de la ville et du département, qui partage grandement les sentiments d'admiration pour les membres de l'héroïque et glorieuse mission.

Il boit à Marchand et à ses compagnons, à la patrie et à l'armée française.

Le commandant Marchand répond d'une voix émue :

» Hier, sur le cuirassé *Bremus*, de l'escadre de la Méditerranée, l'amiral Fournier nous adressait des paroles de bienvenue qui remplissaient tout notre cœur de fierté. Aujourd'hui, je suis reçu par la grande famille militaire, dont l'accueil me touche jusqu'au fond du cœur.

» Je suis heureux de la remercier et j'ai pour devoir de le faire doublement, d'abord pour moi et aussi pour la façon dont elle a accueilli les sous-officiers et soldats de la mission rentrés les premiers en France.

» Mes camarades de la mission du Haut-Nil et moi, ajoute le commandant Marchand d'une voix forte, nous mettons nos cœurs dans nos verres et nous buvons à la santé du général Metzinger et du 15e corps d'armée.

Puis d'une voix plus basse et plus émue, le commandant ajoute :

Nous n'avons pu passer à Marseille sans adresser un souvenir à nos malheureux camarades morts à Tombouctou. Ne pouvant nous rendre sur leur tombe, nous leur envoyons une couronne comme témoignage de notre admiration, et nous la confions à la piété du comité de la ville de Marseille.

Je bois à l'armée française, à la ville de Marseille, à la République.

Le banquet est fini. La sortie s'effectue au milieu d'une foule en délire; la police est débordée, la gare prise d'assaut, on force les portes, on pénètre par les fenêtres.

Le commandant et ses compagnons, séparés des généraux et des officiers, sont soulevés de terre, portés jusqu'à leur wagon. Ils soulèvent leur képi et joignent leurs cris à ceux de la foule : « Vive Marchand ! Vive la France ! »

Le commandant, en proie à une émotion croissante, pleure et tend les mains vers la foule sans pouvoir prononcer une parole. Cette émotion et ce geste expriment toute l'étendue, la profondeur de sa reconnaissance.

Le quai a été envahi. L'enthousiasme déborde. Peu s'en faut que le train lui-même ne soit pris d'assaut. Il se met en marche avec difficulté, tandis que les acclamations frénétiques accompagnent encore Marchand qui, penché à la portière, remercie, salue et disparaît dans le lointain.

### DE LYON A PARIS

Paris, 1er juin. — A Mâcon, deux heures et quart du matin, une centaine d'intrépides dont plusieurs dames se précipitent en criant : Vive Marchand. Le commandant est contraint de se montrer à la portière de son compartiment.

A Dijon, quatre heures du matin, le commandant est encore obligé de se lever, réclamé par une foule nombreuse.

A la Roche, 6 heures 1/2, foule compacte, Marchand descend au buffet pour prendre une tasse de café. Il est acclamé, presque porté en triomphe et c'est au milieu des acclamations enthousiastes que le commandant regagne son compartiment. Cette fois plus d'arrêt, mais sur tout le parcours jusqu'à Paris aux passages à niveau, aux stations, des habitants, des ouvriers sont massés, lèvent leur chapeau et bien que le train file à toute vapeur on entend emporté par le vent, les cris répétés de : Vive Marchand.

Près de Melun, un régiment de dragons évolue sur le terrain de manœuvre, un officier se détache, accourt au triple galop près de la voie en agitant son mouchoir, pendant que dans le lointain nous percevons les acclamations poussées par les cavaliers.

## A PARIS

### *A la gare de Lyon*

#### Dans le salon de réception

C'est à grand peine que les personnages officiels et les délégations ont pu pénétrer dans le salon d'attente, vers lequel quatre gardiens de la paix ont eu de la peine à frayer un passage au commandant.

En pénétrant, le commandant Marchand se précipite en larmes dans les bras de plusieurs dames et jeunes filles de sa famille, qui l'accueillent avec transport, tandis que le capitaine Baratier reçoit les étreintes de tous les siens et que le sergent Venail'e, de son côté, embrasse ses parents, qui l'attendent. Le spectacle est vraiment attendrissant.

Marchand et ses compagnons, bien que harassés de fatigue, savent montrer un front dispos, lorsque la réception commence avec les discours.

Il y a là un entassement de personnages officiels, d'amis et d'admirateurs, on est serré à étouffer.

M. François Coppée ne peut approcher et M. Jules Lemaître ne peut pénétrer; les mêmes scènes recommencent, les mêmes accolades, les mêmes acclamations. Marchand remercie du geste, du regard, comme il peut. Mlle Corbin, fille du général, offre au commandant un superbe bouquet de fleurs rares et quelques dames, parmi lesquelles Mlle Monte, de l'Académie nationale de musique, et Mlle de Douse imitent son exemple; on applaudit.

Enfin, non sans difficulté, car on est là 500, où l'on ne devrait être que 300 à peine, un silence relatif s'établit et l'on passe aux allocutions de bienvenue, mais il est impossible au plus grand nombre de saisir les paroles et ces diverses harangues ne sont pour les auditeurs que l'occasion d'une série de vivats ininterrompus.

#### Les discours

C'est d'abord le commandant Darriens, sous-chef d'état-major général, qui parle le premier au nom du ministre de la marine ; son allocution est très brève.

« Mon commandant, dit-il, au nom du ministre de la marine, je viens vous souhaiter la bienvenue et vous apporter le témoignage de son admiration pour vous et pour vos compagnons de la mission. Le ministre vous attend, mon commandant; il vous dira lui-même avec quelle sollicitude il vous a suivi à travers le continent africain. »

Puis c'est un officier délégué du ministre de la guerre qui fait l'éloge des officiers de la mission Marchand qui ont travaillé pour la gloire de l'armée française.

Des cris de ; Vive l'armée ! Vive Marchand ! saluent ces paroles.

C'est ensuite le tour du général de La Nouvelle, président du Cercle militaire, qui salue Marchand, en se félicitant de pouvoir lui offrir l'hospitalité durant son séjour à Paris.

Enfin, les réceptions officielles se terminent par une allocution du lieutenant-colonel de Gaulet, qui salue Marchand au nom du ministre des colonies.

Viennent ensuite, au milieu des ovations, les discours des représentants des diverses délégations.

Le général Niox parle le premier au nom de la société de géographie.

Voici les principaux passages de l'allocution du général Niox :

« L'histoire conservera vos noms dans le souvenir de tous les peuples, avec ceux des hommes qui ont le mieux respecté leur patrie et le mieux servi les grands intérêts de la science et de l'humanité. La satisfaction que vous éprouvez est certes supérieure à l'orgueil que pourraient vous causer les acclamations dont vous êtes l'objet. Puisque c'est un soldat qui vous parle, j'ajouterai : Vos chefs sont fiers de vous, vos camarades sont jaloux d'imiter votre vaillance. » (Acclamations enthousiastes.)

Après le général Niox, M. Savorgnan de Brazza, commissaire général honoraire du Congo, qui a assisté au départ de la mission et qui a tenu à venir du fond de l'Auvergne pour saluer les voyageurs, prend la parole :

« Les qualités dont vous avez fait preuve et l'héroïsme dont vous avez donné l'exemple aux vaillants officiers qui vous accompagnaient, ont rehaussé l'honneur de la France aussi bien en Europe, dans la conscience des peuples civilisés, qu'en Afrique, devant le fanatisme et la barbarie. C'est là votre gloire, mon cher commandant, ce sera celle de vos intrépides compagnons ».

On applaudit à outrance; Marchand paraît très touché.

Marchand est ensuite harangué par M. de Bejarry, sénateur de la Vendée, au nom de la délégation sénatoriale de la droite, par M. Gauthier, au nom de la société de géographie de Bordeaux et de société de géographie commerciale, par un lieutenant-colonel, représentant le général Zurlinden, gouverneur militaire de Paris, par M. Bozerian.

Tous ces orateurs qui sont très brefs, donnent successivement l'accolade au commandant Marchand, au milieu des applaudissements et des hourras.

A son tour, M. François Coppée, qui n'avait pu pénétrer dans le cabinet du chef de gare a pu ensuite se glisser jusque devant le commandant Marchand, auquel il a dit en substance aux applaudissements de ceux qui l'entouraient, qu'il venait après Forain à Toulon, en au nom des 40,000 bons français de la Ligue, lui souhaiter la bienvenue à Paris et lui exprimer l'admiration de tous pour son héroïsme.

La foule fait une ovation enthousiaste à Coppée et à Marchand, aux cris de : Vive l'armée ! Vive l'armée ! L'enthousiasme, à ce moment, est indescriptible.

Tous ces compliments de bienvenue terminés, Marchand, pâle, ému, secoué par l'émotion, mais ferme, prend la parole, pour répondre à toutes les allocutions et pour l'entendre, la salle de réception, jusque là tumultueuse, observe tout à coup un silence religieux.

#### Réponse du commandant Marchand

Le commandant s'exprime d'une voix vibrante et bien timbrée :

« Messieurs les délégués des ministres de la marine, de la guerre et des colonies et de M. le gouverneur militaire de Paris,

» Je vous remercie, dit-il, des souhaits de bienvenue que vous venez de m'adresser. Ces témoignages de sympathie que vous m'apportez à mon entrée dans la capitale de la France, me sont aussi sensibles que ceux qui m'avaient déjà été apportés à bord du d'*Assas*, en vue des côtes de la Patrie.

» Tous les éloges que vous venez de me décerner, permettez-moi de vous dire, Messieurs, que, fidèle aux principes de loyalisme qui doit animer les vrais soldats, nous les faisons passer par dessus nos têtes, pour les faire retomber sur l'armée toute entière, protectrice de la République.

» Je ne répondrai pas à tout ce que j'ai entendu, vous le comprendrez sans doute ; laissez-moi vous dire que depuis notre arrivée en France, nous avons eu de tels enchantements, que je crois faire un rêve, car ce que j'ai vu est vraiment trop beau. Puisse toutefois le rêve durer le plus longtemps possible. »

Ces paroles ont été couvertes d'applaudissements enthousiastes; les cris de : Vive Marchand! Vive Baratier! Vive la Mission ! Vive l'armée ! reprennent de plus belle et c'est au milieu des ovations que les portes s'ouvrent, donnant accès à Marchand et à ses compagnons sur la cour d'entrée de la gare.

Lorsque le commandant apparaît à la foule, une clameur formidable ébranle l'air, les chapeaux s'agitent, les mains se tendent. Le spectacle est grandiose et imposant de cette foule frémissante, acclamant le jeune explorateur : Vive Marchand ! Vive Marchand !

### *Le départ de la gare*

Les discours terminés, le commandant Marchand monte dans le landau du ministre avec le délégué de celui-ci, le commandant Darriens, sous-chef d'état-major général de la marine. Deux gardiens de la paix, en grande tenue, se tiennent sur le marche-pied de la voiture, pour empêcher qu'elle ne soit prise d'assaut. Néanmoins, au milieu de l'enthousiasme qui ne fait que croître de minute en minute, au milieu d'acclamations de plus en plus frénétiques, les deux officiers sont immédiatement couverts de fleurs qui sont apportées par gerbes, par brassées, par de nombreuses dames.

Une de celles-ci attache alors au fouet du cocher un superbe ruban tricolore : une magnifique corbeille à l'anse de laquelle flotte un petit drapeau tricolore frangé d'or, est placé à l'arrière de la voiture. Le siège du cocher lui-même, la capote du landau, ne sont plus qu'un parterre de fleurs. Le spectacle de cette foule en délire, entassée dans le hall, devient alors indescriptible. Pendant plusieurs minutes, c'est une clameur assourdissante et formidable qui roulent sous la voute de verre et où l'on distingue les cris de vive la France ! vive l'armée ! vive Marchand !

Après avoir eu toutes les peines du monde à assurer un passage au commandant et à ses compagnons jusqu'aux voitures qui les attendaient, le départ est rendu pendant plusieurs minutes impossible; les voitures sont immobilisées par la foule qui les assaille. Enfin, toute la mission et les délégués du ministre et les personnages officiels ont réussi à prendre place. Quelques cavaliers de la Garde républicaine se placent en tête du cortège, immédiatement suivis par la voiture de M. Touny, directeur de la police municipale et tentent de partir. A plusieurs reprises, cette tentative échoue devant le mur vivant que la foule oppose. On avance pas à pas difficilement.

### *Les ovations*

Quand les voitures s'ébranlent, les ovations redoublent, si possible; l'enthousiasme tourne au délire; les bouquets en fleurs tricolores tombent en pluie autour du commandant Marchand, tous les chapeaux s'agitent, tous les bras se tendent vers lui, les vivats deviennent de plus en plus nourris, les femmes, en grand nombre, agitent leur mouchoir. Les agents placés sur les marchepieds, ont toutes les peines du monde d'empêcher les curieux de monter dans la voiture pour embrasser le commandant Marchand.

Arrivé au bas de la rampe qui conduit au hall, la voiture est obligée de s'arrêter au milieu de la foule: le commandant serre quelques-unes des mains qui se tendent vers lui et répond en saluant aux cris mille et mille fois répétés de Vive Marchand ! Vive l'armée !

Quelques cris de : A bas les Anglais ! soulignent également ces acclamations; le commandant, tête nue, ne cesse de saluer, il est en proie à une émotion qu'il ne peut dissimuler et que trahit, malgré sa volonté, son masque énergique mais fatigué.

Enfin, la voiture passe l'entrée de la rampe et arrive sur le boulevard.

### *De la Gare à la rue Royale*

Aux abords de la gare, la foule est immense et les fenêtres de toutes les maisons environnantes sont surabondamment garnies. La police est considérable et renforcée par les gardes républicains à cheval et à pied et par des dragons. Là, tout le monde pense que le cortège va prendre le boulevard Mazas à droite, ou la rue de Lyon en face pour gagner les boulevards ; pas du tout, le gouvernement a fait changer l'itinéraire et les voitures vont prendre à gauche, pour gagner les quais déserts à cette heure.

A l'apparition de la premirre voiture hors de la gare, la foule a été repoussée sur les trottoirs ; la voie est libre. Tout le peuple, massé dans la rue et aux fenêtres, redouble d'acclamations ; les barrières de police sont près de fléchir sous la poussée formidable, lorsque le cocher de la voiture du commandant Marchand, enlève ses chevaux d'un magistral coup de fouet et part au galop vers les quais. Plus rien ne résiste alors à la multitude en délire qui déborde la police, rompt les cordons et se précipite à la poursuite des voitures en criant de plus belle : Vive Marchand, vive l'armée, vive la France, vive Déroulède, à bas les Anglais !

Quai de la Rapée et boulevard Morland, ce sont les mêmes acclamations, les mêmes cris ; mais au pont d'Austerlitz, le cortège est coupé par la garde à cheval qui laisse passer la voiture du commandant Marchand, le fiacre où se trouvent M. Lasies et divers députés nationalistes qui depuis la gare serrait de près la voiture de Marchand, et enfin la voiture officielle où se trouvent les colonels délégués par le ministre de la guerre.

Là une grande bousculade se produit, la garde à cheval ayant à tenir en échec la multitude qui depuis la gare n'avait point cessé de suivre et d'entourer la voiture de Marchand. Il y a là tout un peuple enthousiaste qui, retenu, lance alors à Marchand qui disparaît, une formidable ovation ; puis ce sont les cris de protestation contre le gouvernement qui a tenté d'arracher Marchand aux ovations du peuple qui l'admire et au milieu des cris de : Vive Marchand, vive l'armée, toujours nourris, s'élèvent de nombreux cris de : A bas Dupuy ! A bas Delcassé ! Vive l'armée ! A bas Dreyfus !

Par suite de ce tumulte, les autres voitures, portant les officiers de la mission, ont du prendre une autre route ; elles sont au nombre de dix. Elles n'arriveront rue Royale que longtemps après les premières.

Pendant que se produisait cet incident, la tête du cortège, toujours précédé d'un peloton de gardes à cheval et de la voiture de M. Touny, poursuit sa route par le boulevard Morland, le quai Henri IV, pour arriver au boulevard Saint-Germain.

A l'angle du boulevard Morland et du quai Henri IV, une foule considérable est massée sur le terre-plein, car la nouvelle du passage de Marchand s'est répandue comme une traînée de poudre. Cette troupe fratche de manifestants reproduit les étourdissantes acclamations de la gare. Les cris de : Vive Marchand ! vive l'armée ! Vive la France! alternent avec ceux de : A bas Dreyfus! à bas les vendus! Les acclamations sont si vigoureuses et les bouquets pleuvent en telle abondance que le cheval attelé à la voiture de M. Touny prend peur et s'emballe. Le cocher essaie en vain de maintenir sa bête, qui prend la direction du quai des Célestins.

#### Un accident

M. Touny et Deleux, chef adjoint du cabinet du préfet de police, qui occupent la voiture, crient à la foule de s'écarter pour éviter les accidents. Seul, un commissionnaire, porteur d'un volumineux paquet de cartonnages, est renversé et son colis de paquets, violemment projeté en l'air, toujours à fond de train, le cheval s'engage sur le quai de l'Hôtel-de-Ville.

Le cocher, voyant là un rassemblement assez considérable et craignant de causer quelque accident, parvient à diriger son cheval lourdement chargé, près de la statue d'Etienne Marcel. Tout le côté droit de la voiture vole en éclats, le cocher est projeté à terre ; M. Touny saute à la tête du cheval pour l'empêcher de se relever, tandis que M. Leleux se porte au secours du cocher étendu à terre sans connaissance, et lequel heureusement n'a que des contusions sans gravité.

MM. Touny et Leleux n'ont en ensuite que le temps de sauter dans un fiacre et de se rendre aux abords du ministère de la marine. Pendant ce temps, la voiture du commandant Marchand s'engage sur le boulevard Saint-Germain, où la foule est plus nombreuse et plus enthousiaste.

On crie au cocher : Pas si vite, pas si vite et sur la demande expresse du commandant, le cocher ralentit son allure. Les patriotes se précipitent au devant de la voiture et les cris de : Vive Marchand! vive l'armée! vive la France! retentissent de toutes parts. Les femmes, dans la rue et aux fenêtres, sont les plus enthousiastes; elles applaudissent à tout rompre et font pleuvoir les bouquets sur la voiture.

A la Halle aux vins, place Maubert, les groupes sont compacts et les vivats nourris, mais c'est à la traversée du boulevard Saint-Michel que la joie se change en délire. Les étudiants, massés le long des grilles du boulevard de Cluny et sur les trottoirs font à Marchand une ovation formidable, agitant leurs chapeaux au bout de leurs cannes. Marchand se lève et agitant son képi, s'écrie d'une voix forte : Vive la jeunesse française, vive la France de demain ! Il est impossible de rendre le mouvement d'enthousiasme qui a accueilli ces paroles.

Tout le long du boulevard Saint-Germain, ces scènes se renouvellent ; les œillets, les bleuets, les marguerites pleuvent des balcons pavoisés d'ombrelles multicolores. Les officiers remercient en saluant. Enfin, on arrive à la rue Royale, où la foule est immense.

### *Au ministère de la Marine*

La foule est très compacte, dans la rue Royale et aux alentours du ministère de la Marine. Le cortège peut difficilement se frayer un passage, et les voitures ne pénètrent dans la cour qu'une à une, à d'assez longs intervalles. L'enthousiasme est, ici, plus grand encore qu'à la gare de Lyon, et cinq mille personnes au moins se bousculent autour des voitures, agitant cannes et chapeaux, criant avec frénésie : « Vive Marchand ! »

Au cercle de la rue Royale, en face du ministère, de nombreux membres acclament nos soldats. Mais, tandis que le balcon du cercle est orné de plusieurs faisceaux de drapeaux tricolores, la porte du ministère et les balcons qui le garnissent jusqu'à la place de la Concorde sont dépouillés de tout ornement. Le contraste entre les deux hôtels est tellement manifeste que des cris partent aussitôt, dès que Marchand et sa suite sont rentrés : « Pas de drapeaux au ministère !.... Il n'y a pas de drapeaux ! »

Au balcon du cercle, on commence à répéter : « Drapeau ! drapeau ! » Et le public s'agite bientôt, réclamant un drapeau. Les faisceaux qui ornaient la façade du cercle sont alors démolis, les membres du cercle les jettent à la foule. Au balcon, quelqu'un crie encore : « Portez ce drapeau à ce ministère républicain qui n'en a pas ! » D'autres jettent des sons au milieu de la rue, répétant : « Achetez-leur des drapeaux ! »

La foule devient extrêmement houleuse et les gardes républicains à cheval la contiennent mal. Ils sont débordés, la chaussée est envahie et plusieurs individus arrivent jusqu'à la porte du ministère, agitant les drapeaux jetés du cercle. Le préfet de police s'oppose énergiquement à ce que ces drapeaux soient introduits dans le ministère et les fait saisir. Cependant, sur les instances de plusieurs députés, M. Charles Blanc promet d'aller jusqu'à M. Lockroy et de lui demander qu'un drapeau soit hissé.

Un quart d'heure durant, l'agitation est très vive ; les uns crient : « Drapeau ! Drapeau ! », les autres : « Marchand ! Marchand ! Au balcon ! » Enfin le commandant Marchand paraît avec M. Lockroy et plusieurs officiers au balcon de la rue Royale, presque à l'angle de la place de la Concorde, et, en même temps, un fusilier agite un drapeau tricolore à l'autre extrémité de la galerie.

L'enthousiasme de la foule est indescriptible. Successivement tous les membres de la mission sont réclamés et paraissent à la galerie où les saluent les vivats et les applaudissements. Puis, comme les gardes municipaux à cheval font lentement circuler dans la rue Royale, la foule se porte vers la place de la Concorde et bientôt se masse vers la rue Saint-Florentin, proche de la statue de Strasbourg, en face des Tuileries. De nouveau les membres de la mission sont appelés par des clameurs : « Baratier, Baratier ! Marchand, Marchand ! » crie-t-on sans se lasser.

Les officiers paraissent encore au balcon, cette fois, sur la place de la Concorde. Tandis que certains individus portent des drapeaux à la statue de Strasbourg, d'autres grimpent aux palissades qui entourent en ce moment la façade principale du ministère en réparations. Au milieu des bravos, un drapeau est planté sur cette palissade.

Le commandant Marchand salue toujours au balcon, mais plus ouvert et plus dégagé, maintenant; il accentue son geste et découvre largement son képi en souriant à la foule. Puis à onze heures, il quitte la galerie et rentre dans les salons du ministère, pendant que la circulation normale se rétablit peu à peu. La chaleur devient très forte, et sur la vaste place de la Concorde tombe le soleil lourd de juin.

#### Le déjeuner

La voiture dans laquelle était le commandant Marchand et le capitaine de frégate Darriens pénètre, à dix heures moins cinq, au ministère de la marine par la grande porte de la rue Royale ; la voiture, qui avait été séparée des autres voitures où étaient les officiers de la mission, traverse rapidement la cour principale et se rend dans la cour de la rue Saint-Florentin, au pied de l'escalier conduisant aux appartements du ministre.

Au pied de cet escalier, un sergent d'infanterie de marine présente au commandant Marchand une magnifique gerbe de roses et iris liée par un ruban tricolore portant l'inscription suivante :

Les soldats d'infanterie de marine
détachés au ministère de la marine
Hommage
A la mission Marchand

Le commandant Marchand serre la main au sergent en lui disant : « Je les accepte de tout cœur et merci. » Puis il monte rapidement l'escalier au haut duquel le ministre de la marine est venu le recevoir. Après quelques mots de bienvenue, M. Lockroy conduit le commandant Marchand dans les appartements particuliers et il attend avec lui dans le salon d'angle de la rue Saint-Florentin les officiers de la mission dont les voitures arrivent à quelque intervalle les unes des autres. Les employés du ministère de la marine et quelques curieux qui avaient pu pénétrer dans le service d'ordre se découvrent et applaudissent.

Les sous-officiers de la mission, qui étaient arrivés au ministère de la marine dans la dernière voiture, sont amenés sur la terrasse et sont présentés au ministre par le commandant Marchand ; eux aussi reçoivent les ovations du public massé sur la place.

A onze heures, le commandant Marchand et les invités du ministre se rendent dans la grande galerie des fêtes donnant sur la place de la Concorde, où est servi le déjeuner militaire offert par M. Lockroy à la mission.

La table qui porte quarante-deux couverts, est somptueusement dressée ; décorée de gerbes de fleurs et de trois groupes en biscuit, elle est ornée aux deux extrémités d'arcs de triomphes en fleurs, coquelicots, marguerites et [illegible] œillets et gerbes sont en fleurs des champs aux trois couleurs.

Mme Lockroy a à sa droite le commandant Marchand, les amiraux Brown de Colstoun et de Maigret, le général de Lanouvelle, le capitaine Germain et le lieutenant Fouque, tous les deux de la mission ; à sa gauche, M. Guillain, ministre des colonies, les amiraux Regnault de Prémesnil et de Courthille, le général Javouhey, le capitaine Baratier et l'enseigne de vaisseau Dyé.

Le ministre de la marine a à sa droite Mme Charcot, le général Bichot, M. Binger, directeur au ministère des colonies, le contre-amiral Mallarmé, le capitaine Largeau et l'interprète Landeroin, et à sa gauche les vice-amiraux de Cuverville et Humann, le général Bourdiaux, l'inspecteur général Chatelain et le docteur Emily, de la mission.

La musique de la garde républicaine, placée dans un salon contigu, jouait pendant le déjeuner.

Au dessert, le ministre de la marine a porté le toast suivant au commandant Marchand :

#### Toast de M. Lockroy

« Commandant,

» Au nom du gouvernement de la République, au nom de la marine, je viens vous exprimer notre admiration pour votre héroïsme et notre joie de votre retour. Vous avez entendu bien des discours depuis votre arrivée. Vous en entendrez beaucoup encore.

» Pour nous, je ne bornerai à vous dire, et ces simples mots iront, j'en suis sûr, à votre cœur de soldat : « Vous honorez l'armée à laquelle vous appartenez. » Je ne sais pas de plus bel éloge.

» Depuis plus de vingt ans, en effet, les troupes de la marine formées et élevées par ses soins, témoignent des plus hautes vertus militaires. Toujours en présence de l'ennemi, toujours environnées de dangers, conquérant un immense empire, modestement et sans bruit, elles affrontent la mort sous toutes ses formes, sans une heure de défaillance, sans un moment de lassitude. Chaque jour, à la liste de leurs gloires, elles ajoutent une gloire nouvelle, et après Voyron, après Bodds, après tant d'autres dont quelques uns sont à nos côtés, elles peuvent montrer au pays qu'elles ont honoré par leur courage de grands pacificateurs comme Galliéni ou commandant des soldats comme vous.

» Nous vous avons suivi dans votre héroïque voyage où, seul, avec vos compagnons, perdus dans le continent noir, vous avez d'une main ferme, tenu le drapeau de la France. Nous avons souffert de vos douleurs, nous avons tressailli de vos espérances et de vos joies. Nous avons aimé le soldat qui, étranger à nos luttes intestines, n'a eu d'autre idéal que de faire son devoir et de servir son pays.

» Vous avez aujourd'hui la récompense de vos travaux ; elle est noble et grande entre toutes. Je ne parle pas des grades que vous avez conquis, des distinctions honorifiques que vous avez méritées. Vous avez une gloire plus haute, vous avez fait battre le cœur de la France.

» Commandant, je lève mon verre en votre honneur.

#### Toast du commandant Marchand

Le commandant Marchand répond au ministre en ces termes :

« Monsieur le ministre, permettez-moi comme chef de la mission du Congo-Nil de vous remercier des paroles infiniment belles que vous venez de prononcer au nom du gouvernement.

» Vous l'avez dit, le soldat n'a pas à connaître les querelles, il les regrette, mais il les oublie.

» Après les éclatantes manifestations de Toulon, après les acclamations enthousiastes de Paris, après l'admirable accueil de la marine, je veux résumer ici tous mes remerciements et je suis particulièrement fier d'incarner en ma personne les remerciements de la mission tout entière, je veux remercier le gouvernement de la République en la personne du chef de l'Etat, je me permets de porter la santé de M. le Président de la République.

» Je ne puis oublier que la marine a eu la plus grande part dans la réception qui m'a été faite. Hier encore, j'étais reçu à bord des bâtiments de cette admirable escadre de la Méditerranée qui, après l'envoi du *d'Assas* à Djibouti, nous faisait le plus cordial accueil.

» M. le ministre, je vous porte les remerciements de la mission tout entière.

» Je lève mon verre à votre santé, à celle de tous mes chefs dont la présence ici me procure un bonheur que tous mes camarades partagent avec moi. »

Après le toast du commandant Marchand, M. Guillain, ministre des colonies, a rendu hommage au courage de la mission au nom du département des colonies.

#### Remise d'une épée d'honneur

A deux heures au ministère de la marine a été remise au commandant Marchand l'épée d'honneur offerte par les souscripteurs de la *Patrie*.

Le commandant, entouré des autres officiers de la mission, attendait dans le salon rouge, où se trouvaient aussi M. Lockroy, ministre de la marine, avec tout le personnel de son cabinet. M. Guillain, ministre des colonies, un certain nombre d'officiers et quelques dames;

A une heure trois quarts, est arrivé au ministère, M. Millevoye, député, rédacteur en chef de la *Patrie*, accompagné de M. Massard, directeur et de la rédaction du journal, ainsi que de la plupart des membres du syndicat de la presse militaire, dont le secrétaire général, M. Saffray, s'était chargé de faire dessiner et exécuter l'arme d'honneur.

La poignée, en or, finement ciselée et émaillée, porte divers attributs rappelant l'Afrique centrale (palmiers, crocodiles du Nil, etc.), au milieu desquels figure le nom de Fashoda.

M. Massard s'est avancé vers le commandant Marchand et lui a adressé quelques chaudes paroles, rappelant l'émotion patriotique avec laquelle, en France, on suivait sa marche à travers les déserts et les peuplades barbares, de l'Océan atlantique au Nil et à la mer Rouge.

Aujourd'hui, au milieu de l'accueil enthousiaste qui lui est fait par tous les Français, un groupe d'amis de l'armée est heureux de lui offrir un témoignage de profonde estime et de reconnaissance. Que le nom de Fashoda n'attriste pas trop le commandant : c'est celui d'une victoire de la civilisation et de l'énergie française.

Pendant que l'épée lui est remise le commandant Marchand exprime ses sincères remerciements. C'est pour lui un grand honneur de recevoir ce magnifique présent, avec ce qu'il signifie, de la part de généreux compatriotes et en présence des ministres.

Puis le cercle est rompu; les députés présents, au nombre desquels M. Mézières, président de la commission de l'armée, les officiers et les journalistes militaires vont successivement serrer la main au commandant. M. Lockroy exprime à MM. Millevoye et Massard toute sa reconnaissance pour l'accueil qu'ils ont fait au vaillant représentant des troupes de la marine.

### *Sur les boulevards*

Paris est pavoisé. Sur les boulevards, avenue de l'Opéra, rue de Rivoli, rue de la Paix, les commerçants ont presque tous mis à leurs fenêtres des drapeaux tricolores. Place de l'Opéra, en face du Cercle militaire, décoré brillamment, les curieux se sont installés dès neuf heures, attendant que la mission parût. La mission ne paraît pas, mais le public attend toujours, très patient et très calme.

A onze heures un quart une tentative de manifestation a été faite sur les grands boulevards. Place de l'Opéra, une centaine de tout jeunes gens se groupe autour d'un meneur imberbe, long, dégingandé portant fichés dans le ruban de son chapeau de paille les deux photographies accolées du commandant Marchand et du capitaine Baratier, et agitant un drapeau tricolore.

Cette bande se met en marche par le côté gauche du boulevard des Italiens en chantant la *Marseillaise* et en

---

FEUILLETON DU 3 JUIN 1899. — N° 24

# ABANDONNÉE !

DEUXIÈME PARTIE

**Larmes et Sourires**

V

LE FRÈRE

— Vous êtes dûr! s'écria Clotilde. Il m'est pénible d'entendre de pareils propos, surtout de votre part, car s'appliquant à mon frère, ils m'atteignent indirectement!

Mécontente, Mme de Favreuil se leva.

Le colonel comprit qu'il avait eu tort de parler aussi librement qu'il venait de le faire. Pour réparer l'effet de ses paroles, il ne vit qu'un moyen.

Et il céda.

— Je dois me tromper, en effet, ma chère amie, avoua-t-il à contre-cœur, et je me rends à vos instances. Qu'il en soit suivant votre volonté.

— Bien, dit Clotilde froidement.

M. de Favreuil vit qu'elle se disposait à s'éloigner.

— Vous me quittez ! s'écria-t-il.

La jeune femme sourit.

— Sans doute. Ne parlons-nous pas demain ? Je vais commencer mes préparatifs.

Et, envoyant du bout effilé de ses doigts un semblant de baiser à son mari, elle s'esquiva dans un froufrou de jupes.

Resté seul, M. de Favreuil soupira.

Il regarda tour à tour l'azur intense du ciel, les rayons du clair soleil qui doraient le sable des allées, la verdure des pelouses semées de corbeilles de géraniums, et aperçevant le jardinier occupé à tailler une charmille :

— Laissez ça, mon brave, lui dit-il brusquement, nous partons demain !

— C'est drôle, murmura le jardinier, on dirait que le mariage ne lui réussit pas, au patron ! Dame, aussi, c'est pas à son âge qu'on s'habitue à obéir !

Mme de Favreuil était allée retrouver son frère.

Le beau Lucien s'occupait à noyer une carpe quand Clotilde arriva près de lui.

— Tu sais, dit l'intrigante, ça n'a pas été sans peine!

— Ah!... Enfin, ça y est?

— Oui.

— Et le traitement?

— Pas fixé.

— Faudra t'occuper de ça... C'est le plus important... J'ai besoin d'argent, moi!

— Tu en auras.

— Oui, une avance ne me ferait pas de mal. Mon retour d'Amérique m'a coûté cher, tu comprends...

Et l'aventurier se mit à rire.

— Maintenant, reprit-il, je veux savoir ce que je gagne. Ce ne sont pas des appointements de secrétaire qu'il me faut!... Fais-moi octroyer des émoluments de beau-frère... La place sera bonne...

— Après cela, dit Clotilde, j'espère que tu me laisseras tranquille, et que tu seras sage!

— Ah! çà, tu ne vas pas me faire la leçon comme à un gamin, je suppose?...

— Je te demande seulement de ne plus rien faire qui puisse me nuire!

— Je t'ai toujours rendu service.

— Pas en ce moment. Tu me gênes assez! Tu aurais pu attendre un peu!

— Tiens! c'est ça! fit le beau Lucien sans cesser d'amorcer sa ligne, j'allais crever de faim pendant que tu aurais roulé carrosse! Ah! mais non! Tu es arrivée à ce que tu voulais, grâce à mon aide. Nous devons être tous les deux à profiter de la situation! Je te l'ai dit, si tu cherches à te passer de moi, ça te portera malheur!...

Et, chantonnant, Lucien lança sa ligne.

Clotilde se taisait :

— Si je te gêne, reprit le jeune homme, il faut me le dire, tu sais?...

— Je te demande seulement d'être plus prudent, répondit Mme de Favreuil. Et tu n'ignores pas que c'est dans notre intérêt commun...

— Ne te fais donc pas de mauvaises idées! Je serai un secrétaire parfait: pour éviter de commettre beaucoup d'erreurs, j'accomplirai le moins possible de besogne!

Ce fut avec ces dispositions que Lucien de Raville, dit Marestan, devint le secrétaire du colonel de Favreuil.

Deux jours après, il prenait possession officiellement, — mais non effectivement, — de son poste.

Quand M. de Favreuil rentra à Paris, Lucien ne demeura pas à l'hôtel de son beau-frère.

D'un commun accord, il fut décidé que le jeune homme habiterait au dehors.

Les trois intéressés, pour des motifs différents, préféraient cet arrangement.

VI

ATTAQUE NOCTURNE

En disant à Mlle Hermelin et à Simone qu'il ne fallait rien tenter contre Mme de Favreuil, André était sincère; mais il désirait surtout que nulle action hâtive et maladroite ne vînt troubler ses propres investigations.

Il n'ent